

Le Nouvel ADAM

Fev. 1968

n° 19-

pression automobile la plus pure — le bolide, débauche de luxe et d'or pour de la vitesse toute nue ! — soit battue en sophistication par un mulet de bât engendré pour les gros ouvrages rustiques. Trop gâtés par la consommation, nous avons une indigestion d'objets faits sur mesure pour être consommés. Les beaux joujoux nous cassent les pieds, comme à l'enfant de riche dont parle Baudelaire. On préfère des outils bien en main, affranchis de l'esthétique industrielle, miraculeusement épargnés par Attila-Raymond Loewy. Au fond, on veut du Haflinger comme on veut... autre chose. Comme on entre à la Trappe. Comme on fait du yoga. Vous qui touchez des mensualités confortables, vous qui êtes assuré social, vous qui avez déjà de si jolis petits costards et un coupé Fiat 850 impeccable pour sortir votre tendron, avouez : le rêve vous a-t-il jamais effleuré d'aller dans le nord de la Suède couper des grands arbres en faisant « Han ! » ? Fouillez bien dans vos phantasmes, dans le bahut aux idées folles qu'on repousse du pied, n'y a-t-il pas en vous un gamin tout-puissant qui aimerait tant jouer à la guerre sans tuer personne avec un tank pour rire ? Ou un seigneur arrogant qui galope à travers les récoltes, en se payant la tête des serfs ? Les serfs, ce sont les gens des retours de week-end, sur l'autoroute du Sud. Et le boyard libre dans les halliers, c'est vous, en « Haf ».

La vitesse pure aussi est faite pour court-circuiter le réel : mais elle se casse les dents sur notre temps. Cantonnée dans deux dimensions de l'espace, la longueur et la largeur, elle reste tributaire de la platitude téléguidée des routes, des priorités et des autos des autres. Le « Haf », lui, a conquis les trois dimensions. Il a gagné la hauteur, et la liberté en même temps. A moindres frais et sans histoires, il feinte les Ferrari comme, au poker, le carré des sept feinte le carré d'as. En « Haf », l'affranchi de demain s'offre les déserts, les plages, les jungles, les sierras, tous les trésors que les autres ne connaissent pas. Avec ses 12 cylindres en V et son double arbre à cames en tête, le play-boy de papa s'offre la frontière espagnole le 1^{er} août, et huit heures de queue. Où est le vrai aristo ? — J.-F. H.



D. Porthault

PARIS

18, avenue Montaigne - 8^e
Tél. 359. 17-70

NEW YORK

55 East 57th Street
MURRAY HILL 8.16.61

Ils viennent : c'est vite dit. Le plus souvent, rien à voir avec un voyage d'agrément. Un petit gars frileux, sur le pont d'un cargo grec ou panaméen : c'est ça l'image. Les plus vieux ont ouvert la voie : Soto est arrivé après la guerre, en 1950 : « Quand j'étais jeune et qu'on me disait la France, je voyais un « pays d'art », une ville claire façon Monet, très ensoleillée, lumineuse, avec des peintres partout, sur tous les ponts, dans toutes les rues. Pour moi, Paris, c'était la grande bagarre. Il était normal que j'y sois, puisque je voulais faire de l'art moderne. A New York, il y avait le surréalisme. Ça ne m'intéressait qu'en poésie. En peinture, je n'y ai jamais cru. Un cyclope, en poésie, c'est beau, c'est important. En peinture, quand c'est fait par Redon, c'est un petit bonhomme académique avec un grand œil... Paris, c'était la recherche, c'était ce nom encore mystérieux : Mondrian. Je savais par les lettres d'un autre peintre vénézuélien, Otero, qu'un petit groupe — Pillet, Dewasne — défendait avec acharnement Mondrian et Kandinsky... Je suis arrivé sans un sou, par un petit bateau italien. J'avais juste de quoi payer mon voyage. Dans le train, en regardant les boulevards qui étaient comme ciselés par la lumière de l'aube, j'ai mieux compris l'impressionnisme. Au Venezuela, la lumière est forte, contrastée ; elle fait de grandes taches. Mon ami, le peintre Cruz-Diez, qui vit maintenant à Paris, me montrait les reproductions de Monet, de Pissarro ; on les étudiait à la loupe : « Regarde comme ils s'intéressent à la vibration d'une petite lumière, comme une goutte... » Je ne comprenais pas. Je ne voyais pas le rapport avec la lumière que je connaissais. C'est là que j'ai compris : ce petit matin, ces boulevards jaunâtres, rongés ; je me suis régalez... Le Venezuela m'avait donné une bourse de six mois. Après, il fallait que je gagne ma vie. Mais comment ? Un soir, des amis m'ont emmené voir des guitaristes. J'ai trouvé qu'ils étaient tout petits à côté de moi. J'ai décidé de jouer, de manger grâce à ma guitare. J'ai fait la quête dans les cafés. J'ai trouvé des places dans les boîtes. Je jouais de 23 heures à 5 heures. Je dormais jusqu'à 14 heures. Puis je peignais jusqu'à 20 heures. Ça m'a fait vivre dix ans. En 1950, je ne vendais rien. Je me suis donné vingt ans pour imposer ma peinture. Vingt ans de guitare. Aujourd'hui, je joue encore, mais pour moi. Je ne perds pas la main. La guitare, c'est l'indépendance... » On peut penser qu'il n'en aura plus besoin. Un mètre carré signé Soto, ça vaut aujourd'hui 20.000 francs Pa lourds chez Denise René qui a organisé en mai dernier, dans ses deux galeries, une rétrospective de son travail depuis 1951 ; l'exposition a enfin permis aux Parisiens de découvrir son œuvre : celle d'un pionnier sans qui l'art cinétique ne serait pas ce qu'il est.

Le sculpteur Di Teana, lui, quand il a débarqué de Buenos Aires, ne jouait

*Les Brésiliens de Paris sont les moins bohèmes de la faune latino-américaine :
Le sculpteur Sergio di Camargo,
ex-Grand Prix de la Biennale
des Jeunes, à droite ;
Prix Bright à Venise en 66,
le graveur Piza, à gauche ;
En dessous, chez Camargo,
de gauche à droite: Krasjberg,
Piza, Camargo, Alba Krasjberg,
Servulo Esmeraldo et Flavio Shiro.*



PHOTOS ALDIN

d'aucun instrument. Ça ne l'a pas empêché de danser devant le buffet. « Sur cent cinquante diplômés de mon école, qui voulaient tous au départ devenir Michel-Ange, il n'y en a que deux qui ont continué. La plupart sont maintenant professeurs, installés, bourgeois. Et, bien entendu, comme ils n'avaient pas le courage de suivre leur vocation, ils ont tenté d'arrêter la mienne : « Tu es fou » de partir avec 200 pesos. Tu vas crever de faim. Tu reviendras dans un mois... Attends un an ou deux. » Moi, je laissais dire... Je suis arrivé par la gare d'Austerlitz. J'ai attrapé mon petit plan. Je suis parti vers Saint-Germain à pied. Je n'ai rien demandé à personne. Tout de suite, j'ai été voir le Louvre, la place Vendôme, Notre-Dame, la Sorbonne. J'ai marché presque toute la nuit avec ma valise qui contenait un petit chiffon. Personne ne m'attendait. J'étais vraiment l'homme de la Lune. » Dans sa poche, quelques pesos, vite épuisés. C'est l'hiver, il a froid. Faute d'argent, il doit quitter l'hôtel, il dort dans les rues. Les clochards lui donnent des cigarettes. On le jette à la porte des ca-

fés. « J'avais un tricot bleu, la saleté ne se voyait pas trop... » Il ramasse des vieux journaux, peint des plafonds, fait des meubles. On ne le paie pas : il n'a pas de permis de travail. Les mois passent. Un jour, un décorateur, chez qui il fabrique des supports de sous-vêtements féminins, s'apitoie et lui loue pour 2.500 anciens francs, rue de Passy, un atelier désaffecté : « J'ai couru aux Puces acheter des chiffons, des vieux matelas, des trépieds de sculpteurs, de la terre. En quinze jours, j'avais un atelier formidable. J'étais un autre homme. Quand on a un endroit pour coucher, même une grotte, même un trou, tout change, on est très fort... »

C'est que, pour l'énergie, ces émigrants ne craignent personne. Ce sont les plus coriaces qui ont franchi l'Atlantique. De véritables rhinocéros. Il faudrait se lever matin pour battre sur leur terrain des fanatiques du travail comme Le Parc ou Lavelli. Ce dernier n'a mis que quelques mois pour conquérir Paris et devenir le metteur en scène à la mode : deux pièces de Gombrovicz et la « Médée », de Sénèque, montée à ▶